

Doctrine militaire ou doctrinarisme pseudo-militaire

Source : *L'Internationale Communiste* n°19, décembre 1921.

« Dans les arts pratiques, il ne faut pas laisser monter trop haut les fleurs et les feuilles de la théorie, mais les tenir le plus près possible du terrain de l'expérience ». - Clausewitz : la guerre (théorie de la Stratégie).

1 Notre méthode d'orientation

Dans l'Armée Rouge, on observe incontestablement une animation de la pensée militaire et une recrudescence d'intérêt pour les questions théoriques. Durant plus de trois ans, l'Armée Rouge s'est formée sous le feu même de l'ennemi tout en se battant sans relâche; puis, elle s'est démobilisée et a opéré sa dislocation. Ce dernier processus n'est pas encore terminé, mais l'armée a déjà acquis une organisation plus déterminée et un certain caractère de fixité. Elle sent de plus en plus le besoin de mesurer le chemin parcouru, de faire son bilan, de tirer les déductions théoriques et pratiques qui s'imposent afin de mieux se cuirasser pour le jour de demain.

De quoi demain sera-t-il fait ? D'une nouvelle guerre civile fomentée par l'étranger ? Ou bien d'une agression ouverte des États bourgeois contre nous ? Desquels ? Comment se préparer à les repousser ? Toutes ces questions exigent une orientation nette en politique internationale, en politique intérieure et en politique militaire. La situation change continuellement et, avec elle, l'orientation, mais l'orientation pratique et non l'orientation de principe. Jusqu'à présent, nous nous sommes acquittés avec succès des tâches militaires que nous imposait la situation internationale et intérieure de la Russie soviétiste. Notre orientation s'est révélée plus juste, plus étendue et plus profonde que celle des plus grandes puissances impérialistes qui, tour à tour ou simultanément, ont tenté de nous renverser, mais ont piteusement échoué. Notre supériorité, c'est la méthode scientifique et irremplaçable d'orientation que nous possédons : le marxisme. C'est là un instrument puissant en même temps que subtil et dont le maniement exige une certaine expérience, un certain apprentissage, le passé de notre parti, ses longues épreuves nous ont appris à appliquer les méthodes du marxisme dans l'entrelacement compliqué des facteurs et des forces à l'époque du bris des anciennes formes sociales. C'est par l'instrument du marxisme également que nous déterminons les bases de notre construction militaire.

Il en est tout autrement chez nos ennemis. Si, du domaine de la technique industrielle, la bourgeoisie progressiste a banni l'obscurantisme et la routine et s'est attachée à construire chaque entreprise sur les bases rigoureusement exactes des méthodes scientifiques, par contre, dans le domaine de l'orientation sociale, elle s'est trouvée, par sa situation de classe, impuissante à s'élever jusqu'aux méthodes scientifiques. Nos ennemis de classe sont des empiriques pour qui le fait brutal seul existe : ils agissent au jugé, en se guidant non par l'analyse du développement historique, mais par l'expérience pratique, la routine et le flair.

La caste impérialiste anglaise, il est vrai, nous a donné sur la seule base de l'empirisme l'exemple d'une rapacité de la plus large envergure, d'une perspicacité sans égale et d'une remarquable fermeté de classe. Ce n'est pas sans raison que l'on a dit des impérialistes anglais qu'ils pensent par siècles et par continents. Cet art supérieur de peser et d'estimer pratiquement les forces et les facteurs principaux, la caste dirigeante de la Grande-

Bretagne l'a acquis, grâce aux avantages de sa situation géographique, sur la tour de guet de son île, dans une accumulation relativement lente et régulière de puissance capitaliste.

Les méthodes parlementaires de combinaisons louches, de corruption, de séduction oratoire et de duperie aussi bien que les méthodes coloniales de cruauté, d'hypocrisie et de bassesses de toute sorte sont entrées dans le vaste arsenal de la clique dirigeante du plus grand Empire du monde. L'expérience de la lutte de la réaction anglaise avec la grande Révolution française a considérablement enrichi les méthodes de l'impérialisme britannique qu'elle a rendu plus souple, auquel elle a donné de nouvelles armes et qu'elle a immunisé encore davantage contre les surprises historiques.

Néanmoins, l'habileté consommée de la bourgeoisie anglaise, détentrice du sceptre du monde s'avère de plus en plus impuissante à l'époque des grandes convulsions du régime bourgeois. Malgré leur adresse à louvoyer, les empiriques britanniques de la décadence, dont Lloyd George est le type achevé, se casseront fatalement le cou.

L'impérialisme germanique a été l'antipode de l'impérialisme britannique. Le développement fiévreux du capitalisme, en Allemagne, a permis aux classes dirigeantes de ce pays d'accumuler beaucoup plus de richesses matérielles et techniques que de faculté d'orientation politique et militaire. Dans le domaine international, l'impérialisme allemand est apparu sur l'arène mondiale tel un parvenu, qui a joué le tout pour le tout, a perdu et s'est écroulé irrémédiablement. Et pourtant, tout récemment encore, à Brest-Litovsk, les représentants de cet impérialisme nous considéraient comme des songe-creux portés au sommet des événements par le caprice éphémère du hasard.

Pas à pas, dans les premiers cercles clandestins et au cours de tout son développement, notre parti, par ses interminables discussions théoriques, ses tentatives pratiques et ses échecs, ses offensives et ses retraites, ses disputes tactiques et ses évolutions, a appris l'art de l'orientation sous toutes ses formes. Les mansardes des émigrés russes de Londres, Paris et Genève, ont été en fin de compte des points d'observation d'une importance historique immense, l'impatience révolutionnaire y était disciplinée par l'analyse scientifique de l'évolution historique. La volonté d'action s'y associait à la maîtrise de soi-même. Par l'action et la réflexion, notre parti a appris à appliquer la méthode marxiste. Et maintenant encore cette méthode le sert fidèlement...

Si les empiriques les plus clairvoyants de l'impérialisme britannique ont, pourrait-on dire, un trousseau considérable de clefs pour un *grand nombre* de situations typiques, par contre, nous, nous possédons la clef universelle qui nous permet de faire face à toutes les situations. Et si toutes les clefs léguées à Lloyd George, Churchill et autres par les générations successives des hommes d'État anglais sont impuissantes à leur ouvrir une porte d'issue à l'époque révolutionnaire, notre clef marxiste au contraire est faite spécialement pour cette époque. Nous ne craignons pas de proclamer ouvertement cet immense avantage que nous avons sur nos adversaires, car ils ne sont en état ni de s'emparer de notre clef marxiste ni d'en faire une imitation.

Nous avons prévu l'inévitabilité de la guerre impérialiste, comme prélude à l'époque de la révolution prolétarienne. De ce point de vue, nous observâmes ensuite le développement de la guerre, ses méthodes, les modifications du groupement des forces de classes, et c'est sur cette observation que se constitua plus directement ce que — pour employer un terme relevé — nous appellerons la « doctrine » du régime soviétique et de l'Armée Rouge. La prévision scientifique de la marche des événements nous donnait l'assurance

inébranlable que l'histoire travaillait pour nous. Cette assurance optimiste formait et forme encore la base de notre activité.

Le marxisme ne donne pas de recettes toutes prêtes. Surtout, il ne pourrait en donner dans le domaine de la construction militaire. Mais, dans ce domaine aussi, il nous a fourni une méthode. Car, s'il est vrai que la guerre est la continuation de la politique, mais par d'autres moyens, l'armée est la continuation et le couronnement de toute l'organisation sociale et étatique, mais avec la baïonnette au canon.

Nous avons abordé les questions militaires, en nous basant non sur une « doctrine militaire » déterminée, ayant ses principes, ses dogmes immuables, mais sur l'analyse marxiste du besoin de défense de la classe ouvrière qui s'est emparée du pouvoir, doit s'armer, désarmer la bourgeoisie, lutter pour son pouvoir, entraîner à sa suite les paysans contre les grands propriétaires fonciers, empêcher les gros bonnets de la démocratie rurale d'armer les paysans contre l'État ouvrier, se créer un corps d'officiers expérimentés, etc.

Pour construire l'Armée Rouge nous avons fait feu de tout bois : détachements de gardes rouges, anciens règlements, hetmans paysans, ex-généraux tsaristes, tout a été utilisé. Voilà bien, semble-t-il, ce que l'on pourrait appeler un manque « d'unité de doctrine » dans la formation de l'armée et de ses cadres. Mais qui ne voit tout ce qu'une telle appréciation aurait de pédantesque, de niaisement formaliste ! Certes, nous ne nous sommes pas basés sur une « doctrine » aux dogmes immuables. Nous avons créé l'armée avec le matériel historique que nous avons sous la main, mais dans notre travail — et c'est là ce qui lui a conféré son unité — nous avons constamment eu en vue la lutte de l'État ouvrier pour son existence, sa consolidation et son extension. Si l'on veut à toute force employer le mot « doctrine », philosophiquement si discrédité, l'on peut dire que, en créant l'Armée Rouge, c'est-à-dire une force armée sur une nouvelle base de classe, nous avons, par là même édifié une nouvelle doctrine militaire, car malgré la diversité des moyens pratiques et des procédés, il ne pouvait y avoir et il n'y a eu dans notre œuvre militaire ni empirisme étroit, ni spéculation arbitraire : toute cette œuvre a été imprégnée de l'unité du but révolutionnaire de classe, de l'unité de volonté, de l'unité de la méthode marxiste d'orientation.

2 Avec ou sans doctrine ?

Nombreuses ont été les tentatives de baser l'œuvre de la formation de l'Armée Rouge sur une « doctrine militaire » prolétarienne. Au principe « impérialiste » de la guerre de position, dès la fin de l'année 1917 on oppose le principe absolu de la manœuvre. Toute l'organisation de l'armée, est subordonnée à la stratégie révolutionnaire de la manœuvre : les corps, les divisions et même les brigades sont considérés comme des unités trop lourdes. Les premiers pionniers de la « doctrine militaire » prolétarienne proposent alors de verser toutes les forces de la République dans des détachements ou des régiments indépendants, dotés de toutes les armes. C'était là en somme, à peu de chose près, l'idéologie de la « partisanerie », soutenue d'ailleurs ouvertement par l'extrême « gauche ». On déclarait la guerre aux règlements; aux anciens, parce qu'ils étaient l'expression d'une doctrine militaire qui avait fait son temps, aux nouveaux, parce qu'ils ressemblaient trop aux anciens. Alors déjà, il est vrai, les champions de la nouvelle doctrine ne présentaient aucun projet de nouveaux règlements, pas même un article où nos règlements à nous fussent soumis, théoriquement ou pratiquement, à une critique

sérieuse. Le fait d'utiliser les anciens officiers, et à plus forte raison de leur confier des commandements, était déclaré incompatible avec l'application d'une doctrine militaire révolutionnaire.

En réalité, ces novateurs bruyants étaient eux-mêmes captifs de l'ancienne doctrine militaire dont ils cherchaient uniquement à prendre le contre-pied. C'est en cela que consistait toute leur initiative créatrice. Mais l'organisation de la force armée de l'État ouvrier s'effectua par une voie autre que celle qu'ils préconisaient. Nous tâchâmes, surtout les premiers temps, d'utiliser le plus possible les habitudes, les procédés, les connaissances et les moyens légués par le passé, sans nous inquiéter dans quelle mesure la nouvelle armée différencierait de l'ancienne ou, au contraire, lui ressemblerait, au point de vue de l'organisation pure et de la technique. Nous construisîmes l'armée avec le matériel humain et technique que nous avons à notre disposition, nous efforçant toujours et partout d'assurer dans l'organisation de l'armée, c'est-à-dire dans sa composition, dans sa direction, dans sa conscience et dans son état d'esprit, la domination de l'avant-garde prolétarienne. Si nous avons institué un corps de commissaires, ce n'est pas en vertu d'un dogme marxiste quelconque, ce n'est pas que la « doctrine militaire » prolétarienne l'exigeait; non, ce corps a surgi par la force des choses comme instrument nécessaire du contrôle, de la direction et de la formation politique du prolétariat dans l'armée où il a acquis par suite une importance immense. Nous avons mélangé les anciens officiers aux nouveaux, et ainsi nous avons pu arriver au résultat voulu : l'armée a acquis la faculté combative indispensable à son rôle de défenseur de la cause de la classe ouvrière. Par ses buts, par la position sociale de la majorité des membres de son corps d'officiers et de commissaires, par son esprit, par sa morale politique, l'Armée Rouge diffère essentiellement de toutes les autres armées du monde contre lesquelles elle se dresse, hostile. Sous le rapport de l'organisation et de la technique, elle s'est rapprochée et se rapproche de plus en plus de ces dernières au fur et à mesure de son développement. Mais ce n'est pas avec des théories — même nouvelles — que l'on arrive au succès dans ce domaine.

L'Armée Rouge est l'expression militaire de la dictature prolétarienne. Si l'on préfère une formule plus solennelle, l'on pourra dire que l'Armée Rouge est l'incarnation militaire de la « doctrine » de la dictature prolétarienne : tout d'abord parce que, dans l'Armée Rouge elle-même, la dictature du prolétariat est assurée, ensuite parce que sans l'Armée Rouge, la dictature du prolétariat serait impossible.

Mais le malheur est que la recrudescence d'intérêt pour les questions théoriques militaires à laquelle nous assistons actuellement, a provoqué la réapparition de quelques préjugés doctrinaires de la période d'antan, préjugés qui, il est vrai, se sont exprimés sous une forme quelque peu rajeunie, mais qui n'en sont pas devenus meilleurs pour cela. Quelques-uns de nos novateurs les plus perspicaces ont découvert soudain que *nous vivons, ou plutôt que nous ne vivons pas, mais que nous végétons sans doctrine militaire*. Tel, dans le conte d'Anderson, ce roi qui allait nu sans le savoir, « Il faut créer enfin une doctrine de l'Armée Rouge, disent les uns. — Nous perdons le fil dans toutes les questions pratiques de construction militaire, ajoutent les autres, parce que, jusqu'à présent, nous n'avons pas encore résolu les questions fondamentales de notre doctrine militaire; nous ne savons pas ce que c'est que l'Armée Rouge et quelles sont les tâches historiques qu'elle aura à accomplir; nous ignorons si elle mènera des guerres révolutionnaires défensives ou offensives ». Et ainsi de suite, sur le même ton.

Voyez un peu : nous avons créé une Armée Rouge — et une Armée Rouge victorieuse — mais nous ne lui avons pas donné de doctrine militaire. Malheureuse Armée Rouge, quel triste sort est le sien ! Demandez quelle doit être cette doctrine, et l'on vous répond: elle doit comprendre l'ensemble des principes de la construction, de l'éducation et de l'application de notre force armée. Mais c'est là une réponse qui en réalité n'en est pas une. En effet, l'Armée Rouge d'aujourd'hui a ses principes « de construction, d'éducation et d'application ». Il s'agit de savoir quelle doctrine il nous *manque*, c'est-à-dire quels sont exactement les nouveaux principes qui doivent entrer dans le programme de la construction militaire. Or, c'est là que commence la plus terrible confusion. L'un fait la découverte sensationnelle que l'Armée Rouge est une armée *de classe*, l'armée de la dictature prolétarienne. Un autre ajoute que l'Armée Rouge, étant une armée révolutionnaire et internationale, doit être offensive. Un troisième propose, à l'effet d'assurer le succès de la tactique offensive, d'accorder une attention spéciale à la cavalerie et à l'aviation. Un quatrième enfin recommande de ne pas oublier d'employer les fameux chariots de Makhno. En un mot, chacun y mettra du sien et l'on aura la doctrine de l'Armée Rouge. Mais, dans toutes ces théories, les quelques pensées, nous ne dirons pas nouvelles, mais justes des auteurs disparaissent complètement sous l'amas des paroles inutiles.

3 Qu'est-ce que la doctrine militaire ?

Ne cherchons pas à donner des définitions logiques générales, parce que par elles-mêmes il est peu probable qu'elles soient de nature à nous tirer d'embarras¹: Abordons plutôt la question au point de vue historique. L'ancienne conception de l'art militaire affirmait que les bases en sont éternelles, communes à tous les temps et à tous les peuples. La réfraction concrète de ces vérités éternelles revêt un caractère national. D'où la doctrine militaire allemande, française, russe, etc. Mais si l'on fait l'inventaire de ces vérités éternelles de l'art militaire l'on voit qu'elles se ramènent à peu près à quelques axiomes logiques dans le genre des propositions d'Euclide. Protéger ses flancs, assurer ses communications et son arrière, frapper au point le plus faible, etc. : toutes ces vérités, dans leur formule générale, dépassent de beaucoup les limites de l'art militaire. L'âne qui vole de l'avoine dans un sac percé (le point le plus faible de l'ennemi) et tourne sa croupe du côté opposé à celui d'où peut venir le danger, le fait sur la base des principes éternels de l'art militaire. Pourtant, il n'est pas douteux que cet âne qui mange son avoine n'a jamais lu Clausewitz ni même Leer.

La guerre dont nous parlons est un phénomène social et historique: elle surgit, se développe, se modifie et est appelée à disparaître. Et ainsi elle ne peut avoir de lois éternelles. Mais le facteur principal de la guerre est l'homme, qui a des traits anatomiques

1 Le camarade Frounze écrit: « l'on pourrait proposer cette définition d'une « doctrine militaire unique » : l'adoption, dans l'armée d'un État donné, d'une théorie établissant les formes de l'organisation des forces militaires du pays, les méthodes de la préparation et de la conduite des troupes au combat sur la base des points de vue dominant dans l'État sur la nature des tâches militaires qui lui incombent et des moyens de les solutionner, moyens déterminés par son caractère de classe et l'état de ses forces de production » (*Krasnaïa Nov.*, N° 2, p. 94, art. de R. Frounze : *L'unité de doctrine militaire de l'Armée Rouge*).

L'on peut accepter sous réserve cette définition, Néanmoins, comme le prouve tout l'article du camarade Frounze, les conclusions que l'on en peut tirer n'enrichissent point l'arsenal idéologique de l'Armée Rouge. D'ailleurs, nous reviendrons là-dessus dans la suite.

et psychiques stables et, par suite, des procédés et des habitudes bien définis. L'homme agit dans un milieu géographique déterminé et relativement stable. Et ainsi, dans toute les guerres de tous les temps et de tous les peuples, il y a eu quelques traits généraux, relativement stables (mais non absolus). C'est en se basant sur eux que se développe historiquement l'art militaire. Ses méthodes et ses procédés sont fonction des conditions sociales qui le déterminent (technique, régime social, formes du pouvoir étatique).

Par doctrine militaire nationale l'on entendait un assemblage relativement fixe, quoique temporaire, de calculs, méthodes, procédés, habitudes et devises militaires en concordance avec le régime social et, avant tout, avec le caractère de la classe dominante.

Qu'est-ce par exemple que la doctrine militaire de l'Angleterre ? Elle comporte (ou comportait) évidemment : la reconnaissance de la nécessité de la suprématie navale, la négation de l'armée terrestre et du service militaire obligatoire, ou encore plus exactement: la reconnaissance de la nécessité d'avoir une flotte de guerre supérieure aux flottes coalisées des deux plus grandes puissances du monde et, par suite, permettant de n'entretenir qu'une petite armée basée sur le volontariat; en outre, le maintien en Europe d'un ordre de choses tel qu'aucune des puissances terrestres ne disposât d'une suprématie décisive sur le continent.

Il n'est pas douteux que cette « doctrine » fut la plus stable de toutes les doctrines militaires. Sa stabilité et sa précision avaient leur source dans le développement prolongé, systématique, de la puissance de la Grande-Bretagne, développement que n'avaient interrompu ni événements, ni bouleversements susceptibles de transformer la corrélation mondiale (ou européenne, ce qui auparavant revenait au même) des forces. Maintenant pourtant, cette situation s'est radicalement modifiée. La dernière guerre a porté un coup formidable à la « doctrine » de l'Angleterre, qui a été forcée de créer son armée sur la base du service militaire obligatoire. « L'équilibre » est détruit sur le continent européen. La stabilité de la nouvelle corrélation des forces n'inspire confiance à personne. La puissance des États-Unis exclut la possibilité pour la marine britannique de maintenir automatiquement sa domination antérieure. Il est encore trop tôt pour dire comment se terminera la conférence de Washington. Mais il est clair que, depuis la guerre impérialiste, la « doctrine militaire » de la Grande-Bretagne est devenue insuffisante, impuissante et même sans valeur aucune dans la situation actuelle. Elle n'est pas encore remplacée par une nouvelle doctrine. Et il est fort douteux que cette doctrine surgisse, car l'époque des bouleversements militaires et révolutionnaires et du regroupement fondamental des forces mondiales impose des limites très restreintes à la doctrine militaire telle que nous l'avons définie par rapport à l'Angleterre; la « doctrine militaire », en effet, présuppose une stabilité relative de la situation extérieure et intérieure.

Si l'on considère les États continentaux de l'Europe, l'on voit que la doctrine militaire, même dans le passé, y revêtait un caractère beaucoup moins déterminé et beaucoup moins stable qu'en Angleterre. Quelle était, durant l'intervalle entre la guerre franco-prussienne de 1870 et la guerre impérialiste de 1914, l'essence de la doctrine militaire française ? La reconnaissance de l'Allemagne comme l'ennemi héréditaire, irréductible, l'idée de la revanche, l'éducation de l'armée et de la génération nouvelle dans cette idée, l'alliance avec la Russie, la vénération de la force militaire du tsarisme et enfin le soutien (hésitant parfois) de la tradition militaire bonapartiste de l'offensive audacieuse. La longue époque de paix armée {1871-1914} communiqua néanmoins une fixité relative à

l'orientation de la politique militaire de la France. Mais les éléments purement militaires de la doctrine française étaient des plus réduits. La guerre mit la doctrine de l'offensive à une cruelle épreuve. Après les premières semaines de la guerre, l'armée française s'enferma dans ses tranchées et, quoique les vrais généraux français et la presse chauvine ne cessassent de répéter dans les débuts que la guerre souterraine, la guerre de tranchées était une lâche invention des Allemands et ne cadrait pas avec l'héroïsme du combattant français, toute la guerre néanmoins fût une guerre de position, une guerre d'usure. Actuellement, la doctrine d'offensive pure, quoique reproduite dans les nouveaux traités militaires, se heurte en France même, comme nous le verrons, à une violente opposition.

La doctrine militaire de l'Allemagne d'après Bismarck était dans son essence, conformément à la politique du pays, incomparablement plus agressive, mais beaucoup plus prudente dans son expression stratégique que la doctrine militaire française. « Les principes de la stratégie ne peuvent s'élever au-dessus du bon sens », proclamait une instruction à l'usage des officiers généraux allemands. Mais l'accroissement rapide de la richesse capitaliste et de la population soulevait toujours plus haut l'élite des dirigeants et, avant tout, la caste des officiers de la noblesse allemande. N'ayant pas l'expérience de l'action dans le domaine mondial, les classes dirigeantes allemandes surestimèrent leurs forces et leurs ressources et donnèrent à leur diplomatie et à leur stratégie un caractère archi-agressif en désaccord complet avec le « bon sens ». Le militarisme allemand tombe victime de sa tendance effrénée, irraisonnée à l'offensive.

Que ressort-il de tout cela ? Que, dans le passé, sous le nom de doctrine nationale on comprenait un ensemble d'idées maitresses stables dans le domaine diplomatique, militaire et politique et de directives stratégiques plus ou moins en rapport avec ces idées. La doctrine militaire, c'est-à-dire la formulation de l'orientation militaire internationale de la classe dominante d'un pays donné, révélait un caractère d'autant plus achevé que la situation intérieure et internationale de ce pays était plus déterminée, plus stable et plus constante.

La guerre impérialiste et l'ère d'instabilité complète dans tous les domaines qu'elle a inaugurée, ont enlevé toute base aux doctrines nationales militaires et mis à l'ordre du jour la nécessité d'apprécier rapidement la situation, les nouveaux groupements et combinaisons du moment donné et de louvoyer « sans principes fixes » avec le seul souci de subvenir aux besoins ou de parer aux dangers de l'heure présente. La conférence de Washington offre sous ce rapport un tableau instructif. Maintenant que les anciennes doctrines militaires ont passé au crible de la guerre impérialiste, il est incontestable que, dans aucun pays, il ne subsiste de principes et d'idées stables que l'on puisse qualifier de doctrine militaire nationale.

L'on pourrait, il est vrai, admettre que les doctrines militaires nationales se constitueront à nouveau dès que seront fixées la nouvelle corrélation des forces et la place de chaque État dans le système mondial. Mais cela présuppose la liquidation de l'époque des bouleversements révolutionnaires et son remplacement par une nouvelle époque de développement organique. Or c'est précisément ce que l'on n'a aucune raison de supposer.

4 Lieux communs et verbiage

Il semblerait que la lutte contre la Russie soviétiste pût être un élément assez stable de la

« doctrine militaire » de tous les États capitalistes à l'époque actuelle. Mais il n'en est rien : la complexité de la situation mondiale, l'enchevêtrement inextricable des intérêts contradictoires et surtout l'instabilité de la base sociale des gouvernements bourgeois excluent la possibilité d'une application suivie même de la seule « doctrine militaire » de la lutte contre la Russie soviétiste. Ou, pour parler plus exactement, la lutte contre la Russie soviétiste change si fréquemment de forme et se déroule avec de tels zigzags que ce serait nous exposer à un danger mortel que de nous endormir sur des « formules » doctrinaires de rapports internationaux. La seule doctrine juste pour nous est *d'être sur nos gardes et d'ouvrir les yeux*. Si même l'on pose la question d'une façon plus profonde et que l'on se demande où sera notre principal champ d'activité militaire dans les années qui vont venir - à l'Orient ou à l'Occident -, il est impossible de donner une réponse absolue. La situation internationale est en effet trop compliquée. La marche générale de l'évolution historique est claire, mais les événements ne se succèdent pas dans un ordre déterminé, comme les jours dans le calendrier. Pratiquement, ce n'est pas sur la marche de l'évolution, mais sur les faits, sur les événements que l'on a à réagir. Il n'est pas difficile de prévoir des cas où nous serons forcés de nous engager surtout en Orient ou, au contraire, en Occident, et de contribuer au succès de la révolution en menant une guerre de défense ou, au contraire, en prenant l'offensive. Seule, la méthode marxiste d'orientation internationale, d'estimation des forces de classes, de leurs combinaisons et modifications, peut nous permettre de trouver la solution juste dans chaque cas concret. Il est impossible d'imaginer une formule générale exprimant l'« essence » de nos tâches militaires dans l'avenir prochain.

Pourtant, l'on peut — et on le fait très souvent — donner à la conception de « doctrine militaire » un sens plus concret et plus étroit et comprendre sous ce terme l'ensemble des principes essentiels de l'art purement militaire, principes réglant tous les côtés de l'organisation de la tactique et de la stratégie militaires. Dans ce sens, l'on peut dire que la doctrine militaire détermine directement le contenu des règlements militaires. Mais quels sont ces principes ? Quelques doctrinaires déclarent qu'il faut déterminer l'essence et la destination de l'armée, la tâche qu'elle a à accomplir et de là tirer son organisation, sa stratégie et sa tactique et fixer ces déductions dans un règlement. En réalité, une telle façon de poser la question est scolastique et sans vie.

Sous la dénomination de principes essentiels de l'art militaire, on ne nous sert la plupart du temps que des banalités creuses. Témoin les paroles, solennellement reproduites dans toute la presse, de Foch déclarant que l'essence de la guerre contemporaine consiste à « trouver les armées ennemies et à les détruire en adoptant à cet effet la direction et la tactique menant le plus rapidement et le plus sûrement au but ». Voilà qui est substantiel et élargit notre horizon ! À ce compte l'on pourrait tout aussi bien dire que l'essence des méthodes contemporaines d'alimentation consiste à trouver le trou de la bouche, à y introduire la nourriture et, après l'avoir mâchée avec la moindre dépense d'énergie possible, à l'avalier. De ce principe, qui n'est pas plus mauvais que celui de Foch, pourquoi ne pas essayer ensuite de déduire quelle est la nourriture que l'on doit prendre, comment la préparer, quand l'avalier et surtout comment se la procurer ?

L'art militaire est un art empirique, pratique au plus haut point. Les tentatives de l'ériger en un système dont les principes fondamentaux permettraient de déduire le règlement de campagne, l'effectif de l'escadron et l'étoffe de la tunique, sont des exercices très risqués. C'est ce qu'avait bien compris le vieux Clausewitz. « Peut-être, déclarait-il, est-il possible d'écrire une théorie systématique de la guerre, fortement pensée et substantielle, mais

celles que nous possédons actuellement sont loin d'avoir ces qualités. Recherchant uniquement l'enchaînement et l'intégralité du système, elles sont, sans parler de leur esprit antiscientifique, remplies de lieux communs et de verbiage ».

5 Avons-nous ou n'avons-nous pas de « doctrine militaire » ?

Et aussi, une « doctrine militaire » nous est-elle oui ou non, nécessaire ? D'aucuns m'ont accusé de me « dérober » à cette question. Mais, pour y répondre, encore faudrait-il savoir ce que l'on demande, c'est-à-dire ce que l'on entend par doctrine militaire. Tant que la question n'est pas posée clairement et intelligiblement l'on en est réduit à « se dérober ». Pour présenter comme il convient la question, décomposons-la, après tout ce que nous venons d'exposer, en ses parties constitutives. Nous voyons alors que dans la doctrine militaire peuvent entrer tes éléments suivants :

1. L'orientation fondamentale (de classe) de notre pays représenté par son gouvernement dans les questions économiques, culturelles, etc., c'est-à-dire dans sa politique intérieure.
2. L'orientation internationale de l'État ouvrier. Les grandes lignes de notre politique mondiale et, par suite, les théâtres possibles de notre action militaire.
3. La composition et la structure de l'Armée Rouge en concordance avec la nature de l'État ouvrier et paysan et les tâches de sa force armée.
4. La théorie stratégique et tactique de l'Armée Rouge.

La théorie de l'organisation de l'armée (p. 3) ainsi que la théorie stratégique (p. 4) doivent apparemment constituer la doctrine militaire au sens propre (ou étroit) du mot.

On peut pousser la division encore plus loin. Ainsi, des points précités l'on peut extraire pour en former des points spéciaux les questions de la technique de l'Armée Rouge, de l'organisation de la propagande, etc.

Le gouvernement, le parti dirigeant, le Commissariat de la Guerre doivent-ils avoir des vues déterminées sur toutes ces questions ? Évidemment oui. Peut-on construire l'Armée Rouge sans avoir une opinion déterminée sur sa composition sociale, sur le recrutement du corps des officiers et des commissaires, sur la formation, l'instruction et l'éducation des unités ? Mais l'on ne saurait résoudre ces questions si l'on n'a une idée précise des tâches fondamentales, intérieures et internationales, de l'État ouvrier. En d'autres termes, le Commissariat de la Guerre doit avoir des principes directeurs sur lesquels il construit, éduque et réorganise l'armée.

Faut-il (peut-on) qualifier l'ensemble de ces principes de doctrine militaire ?

À cela j'ai répondu et je réponds : quoique je ne me sente aucune passion pour les oripeaux décorés d'autrefois, toujours est-il que si l'on veut à toute force intituler « doctrine militaire » ensemble des principes et des méthodes pratiques de l'Armée Rouge, je ne partirai pas en guerre pour cela (c'est là ma façon de me dérober). Mais si l'on ose affirmer que ces principes et ces méthodes pratiques n'existent pas chez nous², que notre pensée collective n'a pas travaillé et ne travaille pas là-dessus, je réponds : vous dites une chose

² Le camarade Solomine nous accuse (v. la revue militaire scientifique : *La Science militaire et la Révolution*) de n'avoir pas jusqu'à présent répondu à la question suivante : « *Quelle armée formons-nous et à quelles tâches la préparons-nous ?* ».

fausse, vous vous grisez vous-mêmes et vous grisez les autres de paroles creuses. Au lieu de réclamer sans cesse une doctrine militaire, présentez-en une, vous, exposez-la, montrez-nous ne fût-ce qu'une parcelle de cette doctrine militaire qui manque à l'Armée Rouge. Mais le malheur est que nos doctrinaires militaires, dès qu'ils passent des lamentations sur l'utilité de la doctrine aux tentatives d'exposer cette doctrine ou même simplement de l'ébaucher, ne font ou que répéter tant bien que mal ce qui a été déjà dit depuis longtemps, ce qui est connu de tous, ce qui est fixé par les résolutions des congrès du parti, par des décrets, des règlements, des statuts, des instructions, beaucoup mieux et plus exactement que chez eux, ou bien s'embrouillent, perdent la voie et nous servent de leur propre cru des bourdes inadmissibles. C'est ce que nous allons montrer : en prenant chacun des éléments constitutifs de ce que l'on appelle la « doctrine militaires ».

6 Quelle armée formons-nous et à quelles tâches la préparons-nous ?

« L'ancienne armée était l'instrument de l'oppression de classe des travailleurs par la bourgeoisie. Le pouvoir étant passé aux mains des classes laborieuses et exploitées, il est devenu nécessaire de créer une nouvelle armée qui soit le soutien du pouvoir soviétiste dans le présent, la base pour le remplacement de l'armée permanente par l'armement du peuple tout entier dans l'avenir prochain et l'appui de la révolution socialiste en Europe ».

Tels sont les termes du décret sur la formation de l'Armée Rouge promulgué par le Conseil des Commissaires du Peuple le 12 janvier 1918. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir citer ici tout ce que disent de l'Armée Rouge le programme de notre parti et les résolutions de nos congrès. Nous recommandons instamment au lecteur de les relire; il y trouvera son profit et son instruction. Il y est dit clairement « *quelle armée nous formons et à quelles tâches nous la préparons* ». Que peuvent bien ajouter à cela nos théoriciens militaires frais émoulus ? Au lieu de se creuser la tête et de torturer, pour arriver à les défigurer, des formules claires et précises, il serait mieux de les propager parmi les jeunes soldats de l'Armée Rouge. Il en résulterait au moins une utilité.

Mais, dira-t-on, les résolutions et les décrets soulignent insuffisamment le rôle international de l'Armée Rouge et en particulier la nécessité de se préparer- à des guerres révolutionnaires offensives. C'est là-dessus qu'insiste particulièrement Solomine :

« Nous préparons l'armée de classe du prolétariat, écrit-il, l'armée ouvrière et paysanne non seulement à la défense contre la contre-révolution de la bourgeoisie et des seigneurs, mais aux guerres révolutionnaires (défensives et offensives) contre les puissances impérialistes, aux guerres demi-civiles (?), dans lesquelles la stratégie offensive doit jouer un rôle considérable ». (*La Science militaire et la Révolution*, p. 22)

Telle est cette révélation que Solomine nous offre presque comme un Évangile révolutionnaire. Mais comme cela arrive souvent, hélas !, aux apôtres, notre auteur se trompe lourdement en croyant découvrir quelque chose de nouveau. Il ne fait que formuler pitoyablement les anciens principes. C'est précisément parce que la guerre est la continuation, le fusil en main, de la politique qu'il n'y a pas eu et qu'il ne pouvait y avoir dans notre parti de discussions de principe sur la place que peuvent et doivent occuper les guerres révolutionnaires dans le développement de la révolution mondiale de la classe

ouvrière. Ce n'est pas d'hier que cette question a été posée et résolue dans la presse marxiste. Nous pourrions citer une dizaine d'articles fondamentaux parus dans la presse de notre parti, particulièrement depuis la guerre impérialiste, et traitant de la guerre révolutionnaire de l'État ouvrier comme de quelque chose ne pouvant prêter à contestation. Mais nous remonterons encore plus haut et nous citerons les lignes écrites par nous, en 1905-1906.

« Le développement de la révolution russe donne aux événements qui se déroulent un caractère international et ouvre des perspectives immenses : l'affranchissement politique dirigé par la classe ouvrière porte le dirigeant à une hauteur sans égale dans l'histoire, lui confère des forces et des ressources colossales et fait de lui l'initiateur de la liquidation mondiale du capitalisme pour laquelle l'histoire a déjà créé toutes les conditions objectives nécessaires.

« Si, après avoir reçu temporairement le pouvoir, le prolétariat russe ne porte de sa propre initiative la révolution sur le terrain de Europe, il y sera contraint par la réaction féodale et bourgeoise européenne.

« Il serait oiseux évidemment de vouloir déterminer à l'avance les voies par lesquelles la révolution russe marchera sur la vieille Europe capitaliste : ces voies peuvent être complètement inattendues. Plutôt pour illustrer notre pensée que pour faire une prédiction, nous nous arrêterons sur la Pologne qui représente le chaînon entre l'Orient révolutionnaire et l'Occident révolutionnaire.

« Le triomphe de la révolution en Russie signifie inévitablement le triomphe de la révolution en Pologne. Il n'est pas difficile de s'imaginer que l'instauration du régime révolutionnaire dans les dix gouvernements polonais incorporés à la Russie mettra totalement en branle la Galicie et la Posnanie. Les gouvernements des Hohenzollern et des Habsbourg riposteront en concentrant leurs forces militaires à la frontière polonaise, qu'ils franchiront ensuite pour aller écraser l'ennemi dans son centre, Varsovie. Il est clair que la révolution russe ne pourra laisser son avant-garde occidentale aux mains de la soldatesque prussienne et autrichienne. Dans ces conditions, la guerre avec les gouvernements de Guillaume II et de François-Joseph deviendra pour le gouvernement révolutionnaire russe la condition indispensable de sa conservation. Quelle attitude adoptera alors le prolétariat allemand et autrichien ? Il est clair qu'il ne pourra rester spectateur impassible de la croisade contre-révolutionnaire de ses armées nationales. La guerre de l'Allemagne féodale et bourgeoise contre la Russie révolutionnaire déterminera infailliblement la révolution prolétarienne en Allemagne. Si d'aucuns trouvent cette affirmation par trop catégorique, nous leur demanderons s'il est possible de concevoir un événement historique plus propre à pousser les ouvriers allemands et la réaction allemande à mesurer ouvertement leurs forces respectives ». (V. Trotsky: *Notre Révolution*, p. 280).

Les événements naturellement ne se sont pas déroulés dans l'ordre que, pour prendre un exemple destiné à illustrer notre pensée, nous avons indiqué dans ces lignes il y a seize ans. Mais la marche générale des événements a confirmé encore les pronostics d'après lesquels nous déclarions alors que l'époque de la révolution prolétarienne deviendrait fatalement une époque de guerres révolutionnaires et que la conquête du pouvoir par le jeune prolétariat russe pousserait inévitablement ce dernier à tourner ses armes contre la

réaction mondiale. Et ainsi, il y a une quinzaine d'années, nous voyions déjà clairement « quelle armée » il nous fallait créer et « à quelles tâches » nous devons la préparer.

7 La politique révolutionnaire et le méthodisme

Et ainsi, sur la guerre révolutionnaire offensive, pour nous, la question de principe est déjà depuis longtemps résolue. Mais sur cette « doctrine », l'État prolétarien doit dire ce qu'a dit au sujet de l'offensive révolutionnaire des masses ouvrières dans l'État bourgeois (doctrine de l'offensive) le dernier congrès international : seuls, les traîtres peuvent récuser l'offensive; seuls, les simples d'esprit peuvent réduire toute la stratégie à l'offensive.

Par malheur, parmi nos doctrinaires frais émoulus il se trouve un assez grand nombre de ces simples d'esprit, partisans de l'offensive, qui, sous le couvert de la doctrine militaire, tentent d'introduire dans notre politique militaire les tendances unilatérales de « gauche » qui ont reçu au II^e Congrès leur expression définitive dans la théorie de l'offensive. Comme nous sommes à une époque révolutionnaire, disent-ils, le parti communiste doit mener la politique de l'offensive. Transporter le « gauchisme » dans le domaine militaire, c'est encore aggraver sa faute. Tout en conservant la base fondamentale de la lutte de classes irréductible, la tactique marxiste se distingue par une extrême souplesse, par une extrême mobilité ou, pour employer la terminologie militaire, par une très grande aptitude manœuvrière. À cette fermeté de principes alliée à la souplesse de méthodes et de formes, s'oppose le méthodisme rigide qui, de la participation ou de la non-participation à l'activité parlementaire, de la reconnaissance ou de la négation de l'opportunité d'un accord avec les partis et les organisations non communistes, tire une méthode absolue, valable pour tous et dans toutes les circonstances.

C'est dans les ouvrages de stratégie militaire que le mot « méthodisme » est le plus souvent employé. La tendance à ériger en système stable une certaine combinaison d'actions répondant à des conditions déterminées caractérise les épigones, les capitaines médiocres et les routiniers. Comme l'on ne fait pas toujours la guerre, qu'il s'écoule entre deux guerres un assez long intervalle de temps, l'influence des méthodes et des procédés de la dernière guerre se fait sentir ordinairement sur l'esprit des dirigeants militaires de l'époque de paix. Aussi est-ce dans le domaine militaire que le méthodisme se manifeste sous sa forme la plus accusée. Il est incontestable que les tendances erronées du méthodisme trouvent leur expression dans les tentatives d'édifier une doctrine de « guerre révolutionnaire offensive ».

Dans cette doctrine, il entre deux éléments : l'élément politique international et l'élément stratégique pur, car il s'agit, tout d'abord, de développer dans la langue de la guerre une politique offensive internationale destinée à accélérer le dénouement révolutionnaire, et, en second lieu, de conférer à la stratégie de l'Armée Rouge un caractère offensif. Quoique ces deux questions soient, jusqu'à un certain point, liées l'une à l'autre, il convient néanmoins de les diviser.

Nous ne renonçons pas aux guerres révolutionnaires; c'est ce qui est attesté non seulement par des articles et des résolutions, mais par des faits historiques importants. Lorsque la bourgeoisie polonaise nous imposa (printemps 1920) une guerre défensive, nous tentâmes de développer notre défensive en offensive révolutionnaire. Cette offensive, il est vrai, ne fut pas couronnée de succès. Mais cela nous conduisit précisément

à une constatation qui n'est pas dénuée d'importance : la guerre révolutionnaire, instrument incontestable de notre politique dans certaines conditions, peut, dans d'autres conditions, donner des résultats diamétralement opposés à ceux pour lesquels elle a été entreprise.

À l'époque de Brest-Litovsk nous dûmes, pour la première fois, employer sur une large échelle la retraite politique et stratégique. Beaucoup croyaient alors que cette retraite nous serait fatale. Mais quelques mois seulement s'écoulèrent, et l'on put voir que le temps avait bien travaillé pour nous. Déjà miné, le militarisme allemand était néanmoins, en février 1919, assez puissant pour nous écraser, nous et nos forces — alors infimes. Notre retraite politique internationale de Brest-Litovsk fut notre salut.

Après Brest-Litovsk, nous dûmes mener une guerre ininterrompue contre les armées blanches et les troupes d'occupation étrangères. Cette petite guerre fut à la fois défensive et offensive, au point de vue politique comme au point de vue militaire. Dans l'ensemble pourtant, notre politique internationale, pendant cette période, fut surtout une politique de défense et de retraite (renonciation à introduire le régime soviétiste dans les États baltes, nombreuses offres de paix et larges concessions à nos ennemis, nouvelle politique économique, reconnaissance des dettes, etc.). En particulier, nous montrâmes le plus grand esprit de conciliation envers la Pologne, à laquelle nous offrîmes des conditions plus avantageuses que celles qui avaient, été fixées par les pays de l'Entente. Nos efforts restèrent sans succès. Pilsudski nous attaqua. La guerre que nous menions revêtit un caractère nettement défensif. Ce fait contribua dans une très large mesure à nous gagner l'esprit non seulement des ouvriers et des paysans, mais de nombreux éléments de la bourgeoisie et de la classe des intellectuels. Menée avec succès, notre défensive se transforma naturellement en une offensive victorieuse. Pourtant, nous avons surestimé la conjoncture révolutionnaire dans la Pologne d'alors. C'est pourquoi nous entreprîmes une opération offensive disproportionnée aux ressources dont nous disposions. Nous nous lançâmes en avant avec des moyens par trop insuffisants et en définitive, comme on le sait, nous fûmes repoussés.

Presque à la même époque, la furieuse vague révolutionnaire qui déferlait alors sur l'Italie se brisa, non pas tant contre la résistance de la bourgeoisie que contre l'inertie traitresse des dirigeants des organisations ouvrières. L'échec de notre campagne du mois d'août contre Varsovie et la défaite du mouvement de septembre en Italie modifièrent dans toute l'Europe la corrélation des forces en faveur de la bourgeoisie. Depuis ce temps, la situation politique de la bourgeoisie est plus stable, sa conduite plus assurée. La tentative entreprise par le Parti Communiste Allemand pour accélérer le dénouement par une offensive générale artificielle ne donna pas et ne pouvait pas donner le résultat désiré. Le mouvement révolutionnaire prit une allure plus lente que nous ne nous y attendions en 1918 et 1919. Le terrain social néanmoins est miné. La crise commerciale et industrielle acquiert des proportions effroyables. Il se peut qu'il y ait de brusques solutions de continuité dans la marche du développement politique et que des manifestations révolutionnaires actives se produisent dans un avenir rapproché. Mais, dans l'ensemble, l'évolution a pris un certain caractère de lenteur. Le III^e Congrès de l'Internationale a invité les partis communistes à une préparation méthodique et tenace. Dans beaucoup de pays, les communistes ont été contraints d'effectuer des retraites stratégiques importantes, de renoncer temporairement à la solution des tâches de combat qu'ils s'assignaient encore, tout récemment. L'initiative est passée temporairement aux mains de la bourgeoisie. Le travail des partis communistes a maintenant un caractère défensif et préparatoire. Notre

défensive révolutionnaire, comme toujours, reste souple et ferme, c'est-à-dire propre, à la première circonstance favorable, à se transformer en une contre-offensive qui à son tour peut se terminer par une bataille décisive.

L'échec de notre opération sous Varsovie, la victoire de la bourgeoisie en Italie, l'affaissement temporaire en Allemagne nous ont contraints à une retraite brusque qui a commencé par le traité de Riga et s'est arrêtée sur la reconnaissance conditionnelle des dettes tsaristes.

Dans le domaine économique, nous avons accompli, en même temps, une retraite aussi importante (concessions étrangères, suppression du monopole du blé, affirmation de nombreuses entreprises industrielles). C'est dans la continuation de l'encerclement capitaliste, c'est-à-dire dans la stabilité relative du régime bourgeois, qu'il faut chercher la raison première de ces retraites successives.

En fin de compte, que veulent exactement les hérauts de la doctrine militaire (nous les appelons, pour être bref, des doctrinaires : ils l'ont bien mérité) qui demandent que nous donnions à l'Armée Rouge une orientation basée sur le point de vue de la guerre révolutionnaire offensive ? Veulent-ils la simple reconnaissance du principe ? Dans ce cas, ils enfoncent une porte ouverte. Ou bien considèrent-ils que, dans la situation internationale ou dans notre situation intérieure, les conditions sont devenues telles qu'elles mettent pour nous la guerre révolutionnaire offensive à l'ordre du jour ? Mais alors nos doctrinaires doivent diriger leurs coups non contre le Commissariat de la Guerre, mais contre notre parti et contre l'Internationale Communiste, car c'est le Congrès mondial lui-même qui a repoussé la stratégie révolutionnaire offensive comme inopportune, qui a invité tous les partis à un travail de préparation sérieuse et a approuvé en conséquence la politique défensive de la Russie soviétiste.

Ou peut-être quelques-uns de nos doctrinaires considèrent-ils que, tandis que les « faibles » partis communistes des États bourgeois doivent mener le travail de préparation, la « toute puissante » Armée Rouge doit développer une guerre révolutionnaire offensive ? Peut-être, et en effet quelques stratèges impatients se disposent à rejeter sur les épaules de l'Armée Rouge le poids de la « suprême bataille » internationale ou même simplement européenne. Ceux qui préconisent sérieusement une telle politique feraient mieux de se pendre une pierre au cou et... (voyez la suite dans l'Évangile).

8 L'éducation, « dans l'esprit » de l'offensive

S'efforçant de se dépêtrer des contradictions de la doctrine offensive à l'époque de la retraite défensive, le camarade Solomine confère à la « doctrine » de la guerre révolutionnaire... une vertu éducatrice. Maintenant, reconnaît-il, nous sommes véritablement intéressés à la paix et nous la soutiendrons de toutes nos forces. Mais malgré notre politique défensive, les guerres révolutionnaires sont inévitables. Nous devons nous y préparer et par suite cultiver l'« esprit » offensif pour l'avenir. Et ainsi, il ne faut pas comprendre l'offensive à la lettre, mais dans son sens véritable, dans son esprit. En d'autres termes, le camarade Solomine veut avoir pour la mobilisation une réserve non seulement de biscuits de campagne, mais d'enthousiasme offensif. De mal en pis. Si nous avons pu voir auparavant que notre impitoyable critique ne comprenait pas les méthodes de la stratégie révolutionnaire, nous devons constater maintenant chez lui une inintelligence complète des lois de la psychologie révolutionnaire.

Nous avons besoin de la passion non pour des considérations de doctrine, mais parce que les travailleurs sont fatigués de la guerre et des privations de toutes sortes qu'ils ont à endurer. Nos efforts tendent à assurer aux ouvriers et aux paysans une période de paix aussi longue que possible. Nous expliquons à l'armée elle-même que c'est uniquement parce que nous sommes menacés de nouvelles attaques que nous ne pouvons pas démobiliser. De là, Solomine conclut que nous devons « élever » l'Armée Rouge dans l'idéologie de la guerre révolutionnaire offensive. Quel point de vue idéaliste sur l'« éducation » ! « Nous ne sommes pas en mesure de faire la guerre et nous ne nous disposons pas à la faire, mais nous devons être prêts, déclare mélancoliquement le camarade Solomine, et, par suite, nous préparer à l'offensive : telle est la formule contradictoire à laquelle nous sommes arrivés ». La formule est en effet contradictoire. Mais si Solomine y voit une « heureuse » contradiction dialectique, il se trompe : ce n'est là que de la confusion.

L'une des principales tâches de notre politique intérieure était, les derniers temps, le rapprochement avec la paysannerie. Cette question se dresse devant nous avec une acuité particulière dans l'armée. Solomine pense-t-il sérieusement que, maintenant que nous n'avons plus à redouter de danger immédiat de la part des seigneurs terriens mais que la révolution européenne reste encore virtuelle, nous puissions rassembler sous le drapeau de la guerre offensive, au nom du dénouement de la révolution prolétarienne, une armée de plus d'un million d'hommes, composée pour les neuf dixièmes de paysans ? Notre propagande dans ce sens n'aurait aucun succès,

Certes, nous n'avons pas un instant l'idée de cacher aux travailleurs ainsi qu'à l'Armée Rouge qu'en principe nous serons toujours pour la guerre révolutionnaire offensive quand elle pourra contribuer à l'émancipation des travailleurs des autres pays. Mais penser que sur cette déclaration de principe l'on peut créer ou former l'idéologie véritable de l'Armée Rouge dans les conditions actuelles, c'est ne comprendre ni l'Armée Rouge ni les conditions actuelles. En réalité, tout soldat de bon sens voit clairement que si personne ne nous attaque cet hiver ni ce printemps, nous ne violerons pas la paix et profiterons de la trêve qui nous est donnée pour panser nos blessures. Dans notre pays épuisé nous étudions l'art militaire, nous nous armons, nous construisons une grande armée pour nous défendre si l'on nous attaque, C'est la une « doctrine » claire, simple et conforme à la réalité.

C'est justement parce que nous avons posé ainsi la question, au printemps de l'année 1920, que chaque soldat rouge a compris que la Pologne bourgeoise nous imposait une guerre dont nous ne voulions pas et dont nous nous efforcions de préserver le peuple par les plus larges concessions. C'est justement la conscience de ce fait qui a provoqué et alimenté l'indignation et la haine contre notre ennemi. Et par suite la guerre, qui au début avait été défensive a pu dans la suite se développer en guerre offensive.

La contradiction entre la propagande pour la guerre défensive et le caractère offensif en fin de compte de la guerre est une contradiction dialectique « bonne », vitale. Et nous n'avons aucune raison de modifier le caractère et la direction de notre travail d'éducation militaire pour faire plaisir aux confusionnistes, quand bien même ils parleraient au nom de la doctrine militaire.

Lorsqu'on parle des guerres révolutionnaires, on s'inspire la plupart du temps des guerres de la grande Révolution française. En ce temps-là aussi, on a commencé par la défensive, on a créé l'armée pour la défensive, puis on est passé à l'offensive. Aux accents de la

Marseillaise, l'ouragan révolutionnaire des sans-culottes a balayé toute l'Europe.

Les rapprochements historiques sont chose séduisante. Mais il ne convient d'y recourir qu'avec prudence. Sinon, les analogies extérieures peuvent masquer les différences profondes. À la fin du XVIII^e siècle, la France était le pays le plus riche et le plus civilisé du continent. La Russie du XX^e siècle est le pays le plus pauvre et le plus arriéré de l'Europe. La tâche révolutionnaire de l'armée française avait un caractère beaucoup plus superficiel que les tâches révolutionnaires qui se posent actuellement devant nous : il s'agissait alors de renverser « les tyrans », de supprimer ou d'adoucir le servage. Pour nous, il s'agit d'abolir entièrement l'exploitation et le joug de classe.

Mais même au point de vue des tâches révolutionnaires bourgeoises, le rôle de la force armée de la France, c'est-à-dire d'un pays avancé par rapport au reste de l'Europe, fut très restreint et des plus éphémères. Dès que le bonapartisme surgit de la guerre révolutionnaire se fut effondré, l'Europe retourna à ses rois et à ses seigneurs.

Dans la gigantesque lutte de classes qui se déroule maintenant, le rôle de l'intervention militaire extérieure ne peut avoir qu'une influence secondaire, auxiliaire. L'intervention militaire peut accélérer le dénouement et faciliter la victoire. Mais pour cela il est nécessaire que la révolution mûrisse non seulement dans les rapports sociaux — ce qui est déjà un fait accompli — mais dans la conscience politique. L'intervention militaire est comme les pinces de l'accoucheur : employée à temps, elle allège les douleurs de l'enfantement; employée prématurément, elle ne peut produire que l'avortement.

9 Le contenu stratégique et technique de la « doctrine militaire »

Ce qui a été dit jusqu'à présent ne s'applique pas tant à l'Armée Rouge elle-même, à sa structure et à ses méthodes d'action, qu'aux tâches politiques que lui impose l'État.

Abordons maintenant la doctrine militaire — au sens plus étroit du mot. Le camarade Solomine nous a dit que, tant que nous n'adopterions pas la doctrine de la guerre révolutionnaire offensive, nous nous débattrions sans pouvoir en sortir dans les questions d'organisation, de pédagogie militaire et autres. Pourtant, ce lieu commun ne suffit pas à nous convaincre. Au lieu de répéter que d'une bonne doctrine on doit tirer de bonnes déductions pratiques, pourquoi ne pas essayer de nous présenter ces déductions ? Hélas ! dès que nos doctrinaires tentent d'en arriver aux déductions, ils nous servent ou une mauvaise paraphrase de ce qui a déjà été dit, ou bien les théories les plus nocives.

C'est sur le terrain des opérations que nos novateurs s'efforcent le plus énergiquement de fixer l'ancre de la doctrine militaire. Au point de vue stratégique, l'Armée Rouge, d'après leurs déclarations, se distingue *essentiellement* de toutes les autres armées, car, à notre époque de guerre de position, les traits fondamentaux des opérations de l'Armée Rouge sont la *manœuvre* et l'*offensive*.

Il est incontestable que la manœuvre joue un très grand rôle dans les opérations de la guerre civile. Mais il faut poser la question avec netteté : le caractère manœuvrier de l'Armée Rouge découle-t-il de ses qualités intrinsèques, de son caractère de classe, de son esprit révolutionnaire, de son élan combatif ou bien de conditions objectives : de l'immensité du théâtre de la guerre et de la quantité relativement restreinte des forces en présence ? Cette question n'est pas sans importance, car il faut prévoir que les guerres révolutionnaires ne se livreront pas seulement sur le Don et sur la Volga, mais sur la Seine, l'Escaut et la Tamise.

Mais revenons pour le moment aux fleuves de notre pays. La manœuvre était-elle uniquement le propre de l'Armée Rouge ? Non, la stratégie des blancs était tout entière basée sur la manœuvre : la plupart du temps, leurs troupes étaient inférieures aux nôtres par le nombre et par le moral, mais l'emportaient sur elles au point de vue purement militaire. C'est pourquoi la nécessité de la stratégie fondée sur la manœuvre s'imposait tout d'abord pour les blancs. C'est d'eux que nous avons appris les premiers temps cet art de la manœuvre, et ce n'est que dans la dernière période de la guerre civile que nous avons toujours été en état de riposter à une manœuvre par une contre-manœuvre. En outre, il convient de remarquer que c'étaient les détachements d'Ungern et de Makhno, c'est-à-dire en somme des bandes de brigands, qui se distinguaient le plus par leur aptitude manœuvrière. Que conclure de là ? Que la manœuvre n'est pas une qualité spéciale de l'armée révolutionnaire, mais le résultat de la guerre civile.

Dans les guerres nationales, la crainte de l'espace est un facteur important. Détachée de sa base, des siens, des lieux où l'on parle sa langue, l'armée tombe dans un milieu qui lui est complètement étranger, où elle ne trouvera ni soutien, ni abri, ni secours. Dans la guerre civile, au contraire, chaque parti trouve plus ou moins à l'arrière de l'adversaire aide et sympathie. Les guerres nationales sont menées (ou tout au moins étaient menées) par des masses énormes utilisant toutes les ressources nationales. La guerre civile représente un dédoublement des forces et des moyens du pays ébranlé par la révolution et est menée, surtout les premiers temps, par une minorité d'initiative, donc par des troupes plus ou moins clairsemées et par suite mobiles; aussi l'improvisation et le hasard y entrent-ils pour une part beaucoup plus grande.

La guerre civile est caractérisée de part et d'autre par la manœuvre. On ne saurait donc considérer la manœuvre comme l'expression spéciale du caractère de l'Armée Rouge.

Dans la guerre civile nous avons vaincu. Nous n'avons aucune raison de douter que la supériorité de la direction stratégique était de notre côté. En fin de compte, pourtant, la victoire a été assurée par l'enthousiasme et l'abnégation de l'avant-garde ouvrière et l'appui de la masse paysanne. Mais ces conditions ne sont pas créées par l'Armée Rouge; elles représentent le postulat historique de son apparition, de son développement et de ses succès.

Dans la revue *La Science militaire et la Révolution*, le camarade Varine déclare que la mobilité de nos troupes est sans précédent dans l'histoire. C'est là une affirmation des plus intéressantes. Néanmoins, elle demande à être vérifiée. Il est certain que la rapidité exceptionnelle de nos avances, laquelle exigeait une endurance et un dévouement à toute épreuve, était conditionnée par esprit révolutionnaire de l'armée, à laquelle les communistes insufflaient leur enthousiasme. En tout cas, c'est là pour les étudiants de notre Académie Militaire un travail intéressant que de comparer les campagnes de l'Armée Rouge, au point de vue de la rapidité des mouvements, avec les autres campagnes historiques, en particulier avec celles de la grande Révolution française. En outre, il faut établir le parallèle avec les opérations des blancs pendant notre guerre civile. Quand nous avançons, ces derniers reculaient et vice versa. Avons-nous réellement déployé dans nos étapes une moyenne d'endurance plus forte que les blancs, et dans quelle mesure cette endurance a-t-elle été un des facteurs de notre victoire ? Il est incontestable que, dans certains cas, l'enthousiasme communiste a pu provoquer une tension surhumaine des forces. Mais cela s'est-il produit durant toute la campagne ? C'est là une question à éclaircir, car l'énergie de l'organisme humain a ses limites. Les recherches en ce sens

n'amèneront certes pas la transformation de toute la stratégie. Mais elles enrichiront sans doute de quelques données précieuses nos connaissances sur la nature de la guerre civile et de l'armée révolutionnaire,

La tendance à fixer et à ériger en dogmes immuables la stratégie et la tactique qui ont caractérisé l'Armée Rouge dans la période antérieure, pourrait nous causer le plus grand tort et même nous devenir fatale. D'ores et déjà l'on peut dire que, si les opérations de l'Armée Rouge devaient s'effectuer en Asie, elles auraient nécessairement un caractère éminemment manœuvrier, C'est la cavalerie qui aurait à jouer le rôle le plus important et même, dans certains cas, le rôle unique. Mais, d'autre part, il n'est pas douteux que les opérations militaires en Europe Occidentale auraient un caractère beaucoup plus lié. Les opérations sur un territoire à population dense, où seraient rassemblées une grande quantité de troupes, aboutiraient très probablement à une guerre de position et, en tout cas, restreindraient considérablement la liberté de manœuvre.

Le fait que l'Armée Rouge ne peut défendre des points fortifiés (Toukhatchevsky) ressort en somme des leçons de la période antérieure, mais ne peut en aucun cas servir d'indication absolue pour l'avenir. La défense des points fortifiés exige des troupes spéciales ou, plus exactement, des troupes d'élite, cimentées par l'expérience et sûres d'elles-mêmes. Dans la période antérieure, nous n'en étions encore qu'à former de pareilles troupes. Chaque régiment isolé, aussi bien que l'armée tout entière, n'était qu'une improvisation. À cette armée l'on pouvait insuffler l'élan, l'enthousiasme — et nous y sommes arrivés — mais il était impossible de créer artificiellement la routine nécessaire, la cohésion automatique, l'assurance dans l'appui des unités voisines. Les traditions ne se créent pas par ordre. Maintenant nous avons déjà des traditions et nous en aurons de plus en plus. Et ainsi, nous disposons des bases nécessaires pour mieux mener à l'avenir les opérations manœuvrières et, en cas de nécessité, la guerre de position.

Il faut renoncer aux tentatives de construire une stratégie révolutionnaire absolue en prenant les éléments de cette stratégie dans l'expérience restreinte d'une guerre civile de trois années, où des unités de qualité déterminée combattaient dans des conditions déterminées. C'est contre cet abus de la généralisation que Clausewitz mettait en garde.

« Il est tout à fait naturel, écrivait-il, que dans les guerres révolutionnaires (de la France) ce mode de combat et non un autre soit apparu, mode que la théorie était impuissante à prévoir. Mais le malheur est que ces modes basés sur des conditions données peuvent se survivre; ils restent inchangés lorsque les circonstances ont changé du tout au tout. C'est de telles erreurs que doit nous préserver une critique claire et sensée. C'est ce méthodisme qui a été la méthode des généraux prussiens de 1806 ». Il n'y a pas que les généraux prussiens, hélas ! qui soient portés au méthodisme, c'est-à-dire à l'imitation servile, au cliché.

10 La défensive et l'offensive à la lumière de la guerre impérialiste

Le deuxième trait spécifique de la stratégie révolutionnaire, déclare-t-on, est *l'offensive*. Tenter de construire là-dessus une doctrine est d'autant plus arbitraire que, avant la guerre, la stratégie de l'offensive était cultivée dans les états-majors et les écoles de guerre (que l'on ne saurait qualifier de révolutionnaires) de presque tous les grands pays de l'Europe. Contrairement à ce qu'écrit le camarade Frounze³, l'offensive était (et reste

3 Dans la *Krasnaïa Nov*. l'article cité plus haut.

encore) la doctrine officielle de la République française. Jaurès luttait infatigablement contre la doctrine de l'offensive pure à laquelle il opposait la doctrine pacifiste de la défensive pure. Une réaction complète contre la doctrine officielle traditionnelle de l'état-major français s'est produite après la dernière guerre. Il ne sera pas inutile d'en citer ici deux témoignages frappants. La *Revue Militaire Française* (1^{er} septembre 1921, p. 566) reproduit le point suivant introduit par l'état-major général français en 1913 dans le *Règlement de la conduite des opérations militaires par les grandes unités* emprunté aux Allemands. « Les leçons du passé, y est-il dit, ont porté leurs fruits : l'armée française, revenue à ses traditions, n'admet désormais dans la conduite des opérations d'autre loi que l'offensive.

« Introduite *bientôt* après, dit la *Revue Militaire* dans nos règlements de tactique générale et particulière des différentes armes, cette loi devait être à la base de tout notre art militaire inculqué aux élèves de notre École Supérieure de Guerre ainsi qu'à notre corps d'officiers au moyen de conférences, d'exercices pratiques sur la carte ou en campagne et, enfin, au moyen de ce que l'on dénomme les *grandes manœuvres*

«...Ce fait provoqua alors un tel engouement pour la fameuse loi de l'offensive que celui qui se serait permis d'émettre une réserve quelconque en faveur de la défensive aurait été fort mal accueilli. Pour être un bon élève de l'École Supérieure de Guerre il était nécessaire, quoique insuffisant, de conjuguer sans relâche le verbe *attaquer* ».

Dans son numéro du 5 octobre 1921, le *Journal des Débats*, se plaçant sur le même terrain, soumet à une violente critique le règlement de manœuvres d'infanterie publié cet été.

« En tête de cet excellent opuscule, dit le journal, on trouve sous le titre modeste de « Préliminaires » un ensemble de principes qui sont présentés comme la doctrine de guerre officielle de 1921. Ces principes sont parfaits; mais *pourquoi les rédacteurs ont-ils sacrifié à un ancien usage, pourquoi font-ils l'honneur de la première page à une glorification de l'offensive ?* Pourquoi, dans un paragraphe bien en évidence nous enseignent-ils cet axiome : « Celui qui attaque le premier impressionne l'adversaire par la manifestation d'une volonté supérieure à la sienne ? »

Après avoir analysé l'expérience des deux moments principaux de la guerre sur le front français, le journal continue :

« L'offensive ne peut impressionner qu'un adversaire privé de ses moyens ou d'une médiocrité sur laquelle on n'est jamais en droit de compter. L'adversaire qui a conscience de sa force ne se laisse pas du tout impressionner par une attaque. Il ne voit aucune manifestation de volonté supérieure à la sienne dans le fait de l'offensive ennemie. Si la défensive est voulue, préparée, comme en août 14 ou en juillet 18, le défenseur juge au contraire que c'est lui qui a une volonté supérieure, puisque l'autre tombe dans le piège.

«...Vous faites une étrange erreur de psychologie en craignant la passivité du Français et son goût pour la défensive. Le Français ne demande pas mieux que de faire de l'offensive, soit le premier, soit le second : de l'offensive bien organisée. Mais ne lui faites donc plus de contes des Mille et une Nuits sur le

monsieur qui attaque le premier avec une volonté supérieure.

«...L'offensive ne réussit pas par elles-même. Elle réussit quand on a réuni pour elle des moyens de tous genres supérieurs à ceux de l'adversaire. Car, somme toute, c'est toujours le plus fort au point de la lutte qui bat le plus faible. »

Certes, l'on pourrait tenter de montrer que cette déduction est tirée de l'expérience de la guerre de position. En réalité, elle est tirée beaucoup plus immédiatement et évidemment, quoique sous une autre forme, de la guerre de manœuvre. La guerre de manœuvre est la guerre d'espace. Dans son effort pour détruire la force vive de l'adversaire elle ne tient que très peu compte de l'espace. Sa mobilité s'exprime non seulement dans l'offensive, mais aussi dans la défensive, qui n'est qu'un changement de position.

11 Offensive, initiative et activité

Dans la première période de la révolution, les troupes rouges évitaient en général l'offensive à laquelle elles préféraient la fraternisation et les discussions. Durant la période où l'idée révolutionnaire déferlait par tout le pays, cette méthode était des plus efficaces. Les blancs, au contraire, tâchaient alors à forcer l'offensive pour préserver leurs troupes de la désagrégation révolutionnaire. Même après que la fraternisation eut cessé d'être la ressource la plus importante de la stratégie révolutionnaire, les blancs se distinguèrent par une plus grande aptitude offensive que nous. Ce n'est que peu à peu que les troupes rouges développèrent en elles l'activité et l'assurance qui permettent d'entreprendre des actions décisives. Plus tard, les opérations de l'Armée Rouge furent éminemment caractérisées par la manœuvre. Les raids de cavalerie en sont la preuve la plus éclatante. Mais ces raids, nous les avons appris à l'école de Mamoniouf. Les blancs nous ont enseigné la percée du front, l'enveloppement des flancs et la pénétration à l'arrière de l'adversaire. Que l'on se souvienne ! Les premiers temps, nous tentions de préserver la Russie soviétiste des détachements des blancs par un long cordon ininterrompu. Ce n'est que dans la suite, après avoir fait notre éducation auprès de l'ennemi, que nous commençâmes à nous rassembler en groupes d'attaque et à donner à ces groupes de la mobilité, que nous apprîmes aux ouvriers à monter à cheval et à effectuer de grands raids de cavalerie. Voilà ce qu'il suffit de se rappeler pour comprendre combien la doctrine d'après laquelle la stratégie offensive manœuvrière est le propre de l'armée révolutionnaire manque de fondement, est arbitraire et sonne faux, théoriquement et pratiquement. Dans une certaine situation, cette stratégie est le propre, au contraire, de l'armée contre-révolutionnaire obligée de compenser son infériorité numérique par la mise en action de cadres d'élite.

C'est précisément dans la guerre de manœuvre que la différence entre l'offensive et la défensive s'atténue le plus. La guerre de manœuvre est une guerre de mouvement. Le but des mouvements est de détruire la force vive de l'adversaire, cent verstes plus loin ou plus près, peu importe. La manœuvre assure la victoire à celui qui l'emploie si elle lui conserve l'initiative. *Ce n'est pas l'offensive formelle, mais l'initiative et l'activité* qui sont les traits essentiels de la stratégie manœuvrière.

L'idée que l'Armée Rouge prenait toujours résolument l'offensive sur le front le plus important, quitte à dégarnir les autres fronts, que c'est là, la caractéristique la plus frappante de sa stratégie pendant la guerre civile (article du camarade Varine), est vraie dans son essence, mais incomplètement exposée, et par suite ne permet pas de tirer

toutes les déductions nécessaires. Prenant l'offensive sur le front que, pour des raisons politiques militaires, nous considérons à un moment donné comme le plus important, nous affaiblissions les autres fronts, estimant possible de nous borner à la défensive et de battre en retraite sur ces fronts.

Mais c'est justement ce qui atteste — et il est étrange qu'on ne le remarque pas — que l'idée de la retraite entrainait dans notre plan d'opérations comme un chaînon nécessaire au même titre que l'offensive. Les fronts où nous reculions en nous défendant étaient des secteurs de notre immense front circulaire. Sur ces secteurs, c'étaient aussi des unités de l'Armée Rouge, ses soldats, ses officiers qui combattaient. Si donc l'on veut réduire toute la stratégie à l'offensive, il est évident que sur les fronts où nous nous bornerons à la défensive, où nous reculerons même, les troupes se laisseront déprimer, démoraliser. Dans l'éducation des troupes il faut introduire l'idée que la retraite n'est pas la fuite, qu'il existe des reculs stratégiques provoqués soit par la volonté de conserver intacte la force vive de l'armée, soit par le désir de réduire le front ou d'attirer l'ennemi le plus loin possible de sa base pour l'écraser plus sûrement. Et, du moment que la retraite stratégique est légitime, il serait erroné de réduire toute la stratégie à l'offensive. Cela, nous le répétons, est particulièrement clair et indiscutable dans la stratégie manœuvrière. Il est évident que la manœuvre est une combinaison compliquée de mouvements et de coups, de déplacements de troupes, de marches et de batailles dont le but est d'anéantir l'ennemi. Mais si l'on exclut de la manœuvre la retraite stratégique, il va de soi que la stratégie revêtira un caractère extrêmement rigide, c'est-à-dire cessera d'être manœuvrière.

12 Le besoin de plans fixes

« Quelle armée créons-nous et quelles tâches lui assignons-nous ? demande le camarade Solomine. En d'autres termes, quels sont les ennemis qui nous menacent et par quels moyens stratégiques (défensifs ou offensifs) pourrions-nous triompher d'eux le plus rapidement et le plus économiquement possible ? » (*La Science militaire et la Révolution*, n°1, p.19).

Cette façon de poser la question atteste d'une façon frappante que la pensée de Solomine lui-même qui réclame une nouvelle doctrine militaire, est captive des méthodes et des préjugés de l'ancien doctrinarisme. Durant des dizaines d'années, l'état-major autrichien (comme les autres d'ailleurs) avait dans ses cartons des plans tout prêts de guerre avec différentes variantes (variante I (contre l'Italie), variante R (contre la Russie), etc.) et combinaisons diverses de ces variantes. La force numérique des troupes italiennes et russes, leur armement, les conditions de leur mobilisation, de leur concentration et de leur développement stratégique étaient dans ces variantes des grandeurs, sinon fixes, du moins stables. Et ainsi, se basant sur des principes politiques déterminés, la « doctrine militaire » austro-hongroise savait parfaitement quels étaient les ennemis qui menaçaient l'Empire des Habsbourg et méditait chaque année sur les moyens de triompher « économiquement » de ces ennemis. Dans tous les pays, le cerveau des officiers de l'état-major général travaillait sur les « variantes ». Si l'ennemi présumé inventait une meilleure cuirasse, on ripostait par un renforcement de l'artillerie et inversement. Les routiniers élevés dans cette tradition doivent se sentir fort mal à l'aise devant notre œuvre militaire. « Quels sont les ennemis qui nous menacent ? » C'est-à-dire où sont les variantes de notre état-major pour les guerres futures ? Et par quels moyens stratégiques (défensifs ou offensifs) nous disposons-nous à réaliser les variantes élaborées à

l'avance ? En lisant l'article de Solomine, je ne puis m'empêcher de songer au type humoristique de ce pontife de la doctrine militaire qu'était le général d'état-major Borissof. Quelle que fut la question que l'on discutât, Borissof levait invariablement le doigt pour dire: « Cette question ne peut être résolue que dans le cercle des autres questions de la doctrine militaire, et c'est pourquoi il faut instituer avant tout un poste de chef de l'état-major général ». De la tête de ce chef de l'état-major devait surgir l'arbre majestueux de la doctrine militaire qui pourrait ainsi porter tous ses fruits. À l'instar de Borissof, Solomine soupire après les principes stables de la « doctrine militaire », grâce auxquels on pouvait, dix ans, vingt ans à l'avance, savoir quels étaient les ennemis qui vous menaçaient, où ils se trouvaient et de quelles armes ils disposaient. Ce qu'il faut à Solomine comme à Borissof, c'est un chef d'état-major universel qui rassemble tous les débris de la vaisselle cassée, les mette dans un casier spécial et y colle des étiquettes : variante I, variante R, etc. Peut-être Solomine nous dira-t-il quel est ce cerveau universel qu'il a en vue. Quant à nous, hélas ! nous ne le connaissons pas et nous croyons même qu'il ne peut exister, car les tâches qu'on lui assigne sont irréalisables. Quoiqu'il parle à tout bout de champ des guerres révolutionnaires et de la stratégie révolutionnaire, Solomine n'a pas vu le *caractère révolutionnaire de l'époque actuelle*, qui détruit toute stabilité dans les rapports internationaux comme dans les rapports intérieurs. L'Allemagne en tant que puissance militaire n'existe pas. Néanmoins, le militarisme français suit anxieusement les moindres événements et changements dans la vie intérieure et sur les frontières de l'Allemagne. Si l'Allemagne, se dit-il, mettait tout à coup sur pied une armée de plusieurs millions d'hommes ? Quelle Allemagne ? Peut-être sera-ce l'Allemagne de Ludendorff ? Mais peut-être aussi cette Allemagne ne fera-t-elle que donner l'impulsion mortelle pour l'équilibre instable actuel et frayer la voie à l'Allemagne de Liebknecht et de Luxembourg ? Combien l'état-major doit-il avoir de « variantes » ? Combien faut-il de plans pour triompher « économiquement » de tous les dangers ?

Nous avons dans nos archives une masse de rapports, petits, moyens et grands, dont les doctes auteurs nous expliquaient avec patience qu'une puissance qui se respecte doit avoir des rapports définis avec les autres pays, déterminer à l'avance ses ennemis possibles, se ménager des alliés ou tout au moins neutraliser tous ceux qu'elle peut, car on ne saurait se préparer « dans la nuit » aux guerres futures, et il faut avoir une idée nette de la situation pour déterminer les effectifs, les cadres et la disposition de l'armée. Je ne me souviens pas d'avoir vu au bas de ces rapports la signature de Solomine; en tout cas, ses pensées y étaient. Tous les auteurs, comme par un fait exprès, étaient de l'école de Borissof.

L'orientation internationale en général, et plus spécialement l'orientation internationale militaire, est plus difficile actuellement qu'à l'époque de la Triple Alliance et de la Triple Entente. Mais qu'y faire ! Notre époque, qui est une époque de bouleversements militaires et révolutionnaires sans précédent dans l'Histoire, a ébranlé l'autorité de certains clichés et variantes. Il ne peut y avoir d'orientation stable, traditionnelle. L'orientation véritable doit être vigilante, mobile, d'attaque ou, si l'on préfère, manœuvrière. Une orientation « d'attaque » ne veut pas dire une orientation offensive, mais une orientation correspondant rigoureusement à la combinaison actuelle des rapports internationaux et concentrant sur la tâche d'aujourd'hui le maximum de forces.

Dans les conditions internationales actuelles, l'orientation réclame beaucoup plus d'effort de pensée que n'en exigeait autrefois l'élaboration des éléments traditionnels de la doctrine milliaire. Par contre, notre travail est effectué sur une échelle beaucoup plus large

et avec des méthodes beaucoup plus scientifiques. Le travail fondamental de l'estimation de la situation internationale et de la détermination des tâches qui en découlent pour la révolution prolétarienne et la République soviétiste est accompli par le parti, par sa pensée collective, par ses congrès et son Comité Central, dont nous recevons nos directives. Nous avons ici en vue non seulement le Parti Communiste Russe, mais aussi notre Parti international. Et lorsque Solomine réclame la confection d'un catalogue de nos ennemis, qu'il nous demande si nous allons attaquer et qui nous allons attaquer, comme ses revendications paraissent pédantesques en face du travail accompli par le dernier Congrès de l'Internationale Communiste qui a estimé toutes les forces de la révolution et de la contre-révolution à l'heure actuelle et dans leur développement. Et après cela, quelle « doctrine » peut-il bien falloir encore !

Le camarade Toukhatchevsky s'est adressé à l'Internationale Communiste pour lui proposer d'instituer un état-major général international. C'était là une proposition qui évidemment ne correspondait pas à la situation et aux tâches que le Congrès avait lui-même définies. Si l'Internationale Communiste n'a pu être construite qu'après que dans les principaux pays de fortes organisations politiques ont été créées, à plus forte raison un état-major international ne peut-il surgir que sur la base des états-majors nationaux de *plusieurs* États prolétariens. Tant que ces états-majors nationaux n'existent pas, un état-major international ne serait forcément qu'une caricature d'état-major. Toukhatchevsky a jugé devoir aggraver sa faute en publiant sa lettre à la fin de son intéressant opuscule : *La Guerre des Classes*. C'est là une faute du même genre que celle qu'il a commise en se lançant à corps perdu contre la milice qui, selon lui, est en contradiction avec la III^e Internationale. Les offensives inconsidérées sont remarquons-le en passant, le côté faible du camarade Toukhatchevsky qu'il faut ranger néanmoins parmi les plus talentueux de nos jeunes spécialistes militaires.

Mais sans un état-major international qui ne correspondrait pas à la situation réelle et qui, par suite, ne peut être encore qu'en projet, le Congrès international lui-même, en tant que représentation des partis ouvriers révolutionnaires, a accompli et continue, par son Comité Exécutif, d'accomplir le travail idéologique fondamental d'« État-major général » de la révolution internationale. Ce travail consiste à faire le dénombrement des amis et des ennemis, à neutraliser les hésitants afin de les attirer ensuite à la cause de la révolution, à estimer justement la situation changeante à l'extrême, à déterminer les tâches les plus urgentes, à y concentrer toutes les forces du prolétariat international.

Les déductions de cette orientation sont extrêmement complexes. Elles ne peuvent être contenues dans quelques variantes d'état-major. Mais telle est notre époque. La supériorité de notre orientation consiste en ce qu'elle répond au caractère de l'époque. C'est d'après cette orientation que nous réglons notre politique militaire. Elle a en ce moment un caractère d'expectative active, un caractère défensif et préparatoire actif. Ce dont nous nous préoccupons surtout, c'est d'assurer à notre idéologie militaire, à nos méthodes et à notre appareil une souplesse ferme qui nous permette, quels que soient les événements, de concentrer le gros des forces dans la direction principale.

13 L'esprit défensif et l'esprit offensif

Mais « il est impossible de baser l'éducation sur l'esprit défensif et sur l'esprit offensif en même temps », dit Solomine (p. 22). Le voilà bien, le doctrinarisme ! Et pourquoi pas ? Qui a dit que c'était impossible ? Où et par qui cela est-il prouvé ? Nulle part et par personne,

car c'est radicalement faux. Tout l'art de notre construction militaire (et non seulement militaire) en Russie soviétique consiste à associer les tendances internationales révolutionnaires offensives de l'avant-garde prolétarienne aux tendances révolutionnaires défensives de la masse paysanne et même des larges couches de la classe ouvrière. Cette association correspond à la situation internationale dans son ensemble. En expliquant cette situation aux éléments avancés de l'armée, nous leur apprenons par là même à associer harmoniquement la défensive et l'offensive, non seulement au sens stratégique, mais au sens révolutionnaire historique du mot. Solomine ne penserait-il pas que cela affaiblit le moral ? C'est en effet ce que lui et ses partisans semblent vouloir dire. Mais c'est là du socialisme révolutionnaire pur. Faire comprendre à notre armée l'essence de la situation internationale et intérieure et s'y adapter activement, ce n'est pas là affaiblir le moral, c'est au contraire le tremper.

Mais peut-être dira-t-on que, sous le rapport purement militaire, il est impossible de préparer une armée à la fois pour la défensive et pour l'offensive. Ce sont là encore des sornettes, Dans son opuscule Toukhatchevsky souligne que, dans la guerre civile, la défensive ne pouvait presque pas se réduire à la guerre de position. De là, Toukhatchevsky conclut justement que, dans ces conditions, la défensive doit avoir forcément un caractère actif et manœuvrier au même titre que l'offensive. Si nous sommes trop faibles pour l'attaque, nous nous efforçons d'échapper à l'étreinte de l'adversaire pour nous rallier en un fort groupe qui lui, barrera la voie et le frappera au point faible. Il est absurde d'affirmer, comme le fait Solomine, que l'armée doit être dressée à une spécialité : la défensive ou l'offensive. En réalité, l'armée est instruite et formée pour la lutte et pour la victoire. La défensive et l'offensive entrent alternativement dans la lutte, surtout quand cette lutte est basée sur la manœuvre. Celui qui se défend bien là où il faut se défendre, qui attaque là où il faut attaquer, est le vainqueur. Telle est la seule éducation saine que nous devons donner à notre armée et, en premier lieu, à son corps d'officiers. Le fusil et la baïonnette servent à la défense aussi bien qu'à l'attaque. Il en est de même du bras du combattant. Le combattant lui-même et l'unité à laquelle il est affecté doivent être préparés de façon à pouvoir lutter, à pouvoir se défendre, repousser l'ennemi et l'exterminer. Le régiment qui sait le mieux effectuer l'offensive est celui qui sait le mieux se défendre. Seul est capable d'une bonne défensive le régiment qui désire et sait avancer. Les règlements doivent apprendre à se battre et non pousser à l'offensive.

L'esprit révolutionnaire n'est pas la panacée universelle; il peut donner l'enthousiasme, l'élan. L'enthousiasme et l'élan sont les conditions les plus importantes du succès, mais non les seules. Il faut une orientation, il faut un apprentissage. Quant au harnais doctrinaire, point n'en est besoin.

14 Les tâches prochaines

Mais dans l'écheveau inextricable des rapports internationaux n'y a-t-il pas des éléments plus clairs, plus précis qui se détachent et d'après lesquels nous puissions régler notre travail militaire des mois prochains ?

Ces éléments existent, ils sautent aux yeux, ils ne sont un secret pour personne, Ce sont, à l'Occident, la Pologne et la Roumanie et, derrière elles, la France. En Extrême Orient, c'est le Japon. Vers le Caucase, c'est l'Angleterre. Arrêtons-nous ici seulement sur la question de la Pologne, la plus nette et la plus instructive.

Le président du Conseil français, Briand, a déclaré à Washington que nous préparions pour le printemps une agression contre la Pologne. Chez nous, en Russie, non seulement chaque officier ou soldat rouge, mais encore chaque ouvrier ou paysan sait bien que c'est là une absurdité. Briand, lui aussi, le sait mieux que personne. Jusqu'à présent nous avons payé fort cher les bandits, petits et grands, qui nous entourent pour qu'ils nous laissent en paix, et ce n'est que pour couvrir une machination diabolique contre nous que l'on peut parler d'un plan d'agression de notre part contre la Pologne. Quelle est en réalité notre orientation par rapport à cette dernière ?

Avec fermeté, avec ténacité, non par des paroles, mais par des actes et avant tout par l'exécution rigoureuse des clauses du traité de Riga, nous démontrons aux masses populaires polonaises que nous voulons la paix et qu'ainsi nous contribuons à la maintenir.

Si néanmoins la clique militaire polonaise poussée par la coterie des boursiers français nous attaque au printemps, la guerre aura effectivement et revêtra dans la conscience populaire un caractère défensif véritable. C'est précisément cette conscience claire et nette de notre bon droit dans la guerre que l'on nous aura imposée, qui cimentera fortement tous les éléments de l'armée : et le prolétaire communiste, et le spécialiste sans parti mais dévoué à l'Armée Rouge, et le soldat paysan arriéré, et préparera d'autant mieux notre armée à prendre l'initiative et à ne reculer devant aucun sacrifice pour passer à l'offensive dans cette guerre défensive. Ceux qui trouvent cette politique vague, conventionnelle, ceux qui ne voient pas quelle armée nous construisons et à quelles tâches nous la préparons, ceux qui pensent que l'on ne peut simultanément faire son éducation dans l'esprit défensif et dans l'esprit offensif, ceux-là, dis-je, ne comprennent rien et feraient mieux de se taire et de ne pas empêcher les autres de travailler.

Mais si dans la situation mondiale l'on observe des combinaisons si compliquées de facteurs divers, comment donc nous orienter pratiquement dans notre construction militaire ? Quels effectifs donner à l'armée ? Quelles unités former ? Quelle dislocation adopter ?

Toutes ces questions ne comportent pas de solution absolue; il ne peut s'agir que d'approximations empiriques et de rectifications appropriées aux changements de situation. Il n'y a que des doctrinaires incorrigibles pour penser qu'il est possible de déduire logiquement des principes de la « doctrine militaire » les réponses aux questions de mobilisation, de formation, d'instruction, d'éducation, de stratégie et de tactique. Ce n'est pas de formules militaires magiques, universelles que nous manquons, mais bien plutôt d'un travail consciencieux, attentif, précis, vigilant sur les bases que nous avons déjà posées. Nos règlements, nos programmes, nos cadres ne sont pas irréprochables. C'est là un fait incontestable. Les lacunes, les erreurs, les vieilleries, les choses inachevées sont nombreuses. Tout cela il faut le corriger, l'améliorer, le parfaire. Mais comment et sous quel point de vue ?

À la base de notre révision et de nos modifications il nous faut, dit-on, mettre la doctrine de la guerre offensive.

« Cette formule, écrit Solomine, signifie le revirement le plus décisif (!) dans la construction de l'Armée Rouge; il nous faut réviser toutes nos anciennes conceptions, procéder à une réestimation complète (!) des valeurs au point de vue du passage de la stratégie purement défensive à la stratégie offensive. La

formation des cadres, la préparation du combattant isolé... l'armement : tout cela (!) désormais doit être basé sur l'offensive...

« Ce n'est que grâce à un tel plan unique dans la réorganisation déjà commencée de l'Armée Rouge qu'on évitera le vague, l'incohérence, les contradictions, la fluctuation et l'absence d'un but clairement conçu ».

Les expressions de Solomine, comme on le voit, sont strictement offensives, mais ses affirmations sont absurdes. C'est dans sa tête à lui que logent le vague, la fluctuation et l'incohérence. Objectivement parlant, il y a dans notre œuvre des difficultés et aussi des fautes pratiques. Mais il n'y a ni incohérence, ni fluctuation, ni contradictions. Et l'armée ne permettra pas aux Solomine d'expérimenter sur elle leurs folles théories d'organisation et de stratégie et de provoquer ainsi la fluctuation et l'incohérence.

Il faut réviser les règlements et les programmes non en nous guidant sur la formule doctrinaire de l'offensive pure, mais en nous basant sur l'expérience des quatre années qui viennent de s'écouler. Il faut lire, examiner et contrôler les règlements aux réunions des officiers commandant les troupes. Il faut que le souvenir encore vivace des batailles récentes, grandes et petites, soit confronté avec la formule du règlement et que chaque commandant se demande si cette formule correspond à l'œuvre; sinon, en quoi elle s'en écarte. Compulser les données de l'expérience, en faire le bilan, les apprécier dans leur essence au moyen du criterium stratégique, tactique, organique et politique d'une expérience plus haute encore; décharger les règlements: et les programmes de tout ce qui est suranné, superflu, les rapprocher de l'armée et faire comprendre à cette dernière combien ils sont nécessaires et dans quelle mesure ils peuvent lui éviter l'incohérence de l'action individuelle : voilà une tâche véritablement importante et urgente.

* *
*

Nous avons une orientation de grande envergure dans le temps et dans l'espace. Dans l'une de ses parties elle a déjà subi le contrôle de l'expérience; dans l'autre elle est en ce moment à l'épreuve, que d'ailleurs elle soutient victorieusement. Ce ne sont pas l'initiative révolutionnaire et esprit offensif qui manquent à l'avant-garde communiste. Ce qu'il nous faut, ce ne sont pas des innovations verbales, bruyantes dans le domaine de la doctrine militaire, mais la systématisation de l'expérience, l'amélioration de l'organisation, l'attention aux petites choses.

Il ne faut pas ériger en symbole de foi les lacunes de notre organisation, notre état retardataire et notre indigence (technique surtout), mais nous en débarrasser par tous les moyens, tâcher de nous rapprocher sous ce rapport des armées impérialistes qui, toutes, méritent d'être anéanties, mais qui ont néanmoins sur nous quelques supériorités: une forte aviation, d'abondants moyens de communication, des cadres bien instruits, soigneusement triés, une comptabilité exacte des ressources, un mécanisme régulier. Certes, ce n'est là que le côté organisation et technique, l'enveloppe superficielle pour ainsi dire. Moralement, politiquement, les armées bourgeoises se désagrègent ou vont à la désagrégation. Le caractère révolutionnaire de notre armée, l'homogénéité de classe des cadres et de la masse des combattants, la direction communiste : voilà où réside le principe de notre force inébranlable. Cette force, personne ne peut nous l'enlever. Toute notre attention doit être concentrée maintenant non sur la refonte fantaisiste de notre appareil militaire, mais sur son amélioration, sur sa mise au point. Assurer le ravitaillement régulier des unités, ne pas laisser les produits s'avarier, faire de la bonne soupe,

apprendre à détruire les poux et à se tenir propre; travailler régulièrement le moins possible en chambre, le plus possible en plein air; préparer des causeries politiques sensées et accessibles à toutes les intelligences; donner à chaque soldat rouge un livret de service et y inscrire régulièrement le détail de ses occupations; lui apprendre à nettoyer son fusil et à graisser ses bottes; lui enseigner le tir et aider les cadres à s'assimiler l'esprit du règlement sur le service de liaison, de reconnaissance et de sûreté; apprendre soi-même et apprendre aux soldats à s'adapter au terrain; montrer la manière d'enrouler les bandelettes de façon qu'elles ne blessent pas le pied; encore une fois : graisser nos bottes : tel est notre programme pour l'hiver et le printemps prochains.

Libre à qui le voudra, s'il n'a rien de mieux à faire, de qualifier de doctrine militaire ce programme essentiellement pratique; nous n'y voyons pas d'inconvénient.